

DEVOS (*Achille-Oscar*), Officier de la FP (Saint-Genois, 31.3.1869-Bili, 2.3.1894). Fils d'Albert Devos et d'Amélie Scherpereel.

Engagé au 4^e régiment de ligne le 7 juin 1888, il était sergent instructeur dès le 31 septembre 1890. C'est en qualité de sous-lieutenant de la Force publique qu'il s'embarqua à Anvers pour l'E.I.C., le 18 août 1891. Arrivé au Congo, il explora la Haute Inzia, la Lulo, la Luschema, puis il fut désigné comme chef de poste de Surongo. Il y séjournait depuis plus d'un an lorsque Bonvalet fut chargé, par l'Inspecteur d'Etat Baert, d'atteindre Tambura (actuel fort Hossinger, sur l'Yubbo, affluent du Sueh), afin d'entrer en relation avec les sultans azande du Nord du Bomu et préparer ainsi la prise de possession de cette partie du Soudan par l'Etat Indépendant. Bonvalet, en compagnie du commis Desès et d'une cinquantaine de soldats, devait quitter Surongo et gagner Tambura en remontant la vallée de la Bueré. La colonne Bonvalet partit en effet de Surongo dans les derniers jours de février 1894. Devos décida de l'accompagner jusqu'à la limite de ses territoires, qui comprenaient au Nord la chefferie de Bili.

Quelques jours après, on apprenait à Niangara qu'attaqué par les gens de Bili, Bonvalet avait été tué d'un coup de lance et que Devos, blessé de même, avait été traîné dans un village, où les femmes de Bili l'avaient achevé à coups de bâton. Presque tous les soldats étaient tués. Seuls Desès et l'arrière-garde avaient pu battre en retraite et rentrer à Surongo. La nouvelle fut publiée par le *Mouvement géographique* (1894, t. II, p. 68), reproduisant une information de l'*Indépendance Belge*: « Bonvalet était tombé atteint de deux flèches empoisonnées, l'une à la tempe, l'autre au flanc. Quant au sort de Devos, il n'en était fait aucune mention ».

En réalité, que s'était-il passé et à quelle cause fallait-il attribuer l'attaque de la colonne Bonvalet par les Azande de Bili ? Faute d'archives officielles datant de l'époque, nous ne pouvons mieux faire, pour répondre à ces questions, que de nous rapporter à l'enquête à laquelle se livra, en 1912, Hutereau, qui recueillait alors sur place les dépositions d'anciens indigènes pouvant servir à reconstituer l'histoire de l'Uele. Voici la relation de cet auteur :

« D'après les indigènes et les dépositions de plusieurs Avongara, nos deux compatriotes auraient été les victimes des rivalités qui divisaient alors la descendance de Maginda. Bili, l'aîné de la famille, se plaignait à Devos, chef de poste de Su-

rongo, de ses neveux, les fils de Bagboro, qui empiétaient sur son territoire. Pour étudier le différend, le chef de poste se décida à faire un voyage jusqu'au village de Bagboro. Mais des attaques s'étant produites sur sa route, il dut faire usage de ses armes et rentra à son poste sans avoir commencé ses investigations.

» Le fils aîné de Bagboro, Dika, se rendit à Surongo, pour connaître le but de cette reconnaissance et les événements qui avaient occasionné la fusillade qu'avait essuyée Devos. L'Européen donna les explications demandées et aussi connaissance de la plainte de Bili contre les fils de Bagboro. Devos ajouta qu'il avait dû interrompre son enquête parce qu'il avait été attaqué, il ne savait par qui. Dika prouva qu'il n'occupait que les territoires de son père. Il accusa à son tour Bili de fourberie. L'incident en resta là. Aux yeux des indigènes, il apparut que Bili, n'obtenant de l'Européen aucune satisfaction, était en défaveur.

» Maginda, fils aîné de Binza (ce dernier emprisonné peu avant, par ordre de Bili, son frère), juge que le moment est propice pour entrer en campagne contre son oncle. Il se rend à Surongo et demande que Bili soit attaqué et son territoire partagé entre les fils de Binza. La démarche de Maginda est rapportée à Bili, qui, pour découvrir les intentions de Devos, consulte son « benge ». L'oracle déclare qu'il n'a rien à craindre de l'Européen si celui-ci se dirige bientôt de Surongo directement sur son village, mais que s'il prend la route des anciens territoires de Binza, c'est avec l'intention de l'attaquer, lui, Bili, de concert avec ses ennemis.

» C'est à cette époque que Bonvalet organisait, à Surongo, fin février 1894, la colonne qui devait atteindre Tambura. En compagnie de Devos et de Desès, il quitte Surongo à l'aube, franchit l'Uele et prend la route qui lui paraît la plus directe, celle qui passe par les anciens territoires de Binza. Bili, aux aguets, s'empresse d'envoyer au chef de la colonne l'assurance de son dévouement, des vivres en quantité et quelques pointes d'ivoire; les trois Européens s'avancent sans méfiance. Bili, persuadé de l'infailibilité de son « benge », a déjà rassemblé ses guerriers. Il a franchi, sans être aperçu, la limite des territoires de Binza et tend à la colonne qui approche une embuscade, entre les rivières Nawako et Zambakwe, affluents de la Bwambi, affluent de droite de la Bueré. Vers 9 heures du matin, la colonne en marche est surprise et mise en déroute. Le lieutenant Devos est enlevé, emporté au galop par un groupe d'Azande, vers un village où il est assommé à coups de gour-

din par les femmes de Bili. Le capitaine Bonvalet est tué d'un coup de lance. Le pillage des colis, l'enlèvement des armes, la fuite précipitée pour emporter ces trophées et, plus encore, l'étonnement des indigènes d'avoir réussi ce coup de main hardi, permettent au commis Desès et quelques soldats de l'escorte de battre en retraite et de rejoindre le poste de Surongo ».

Le massacre de la colonne Bonvalet ne pouvait rester impuni. Une première expédition répressive fut immédiatement décidée. Commandée par Christiaens, ayant pour adjoints Lahaye et Laplume, elle livra aux Azande quelques combats, mais Bili échappa aux poursuites. Deux ans plus tard, Chaltin, avant de marcher vers le Nil, et en compagnie de Dubreucq, Kinet, De Backer, Dupont, quittait Niangara le 1^{er} mars 1896, en vue de châtier Bili. Le 17 mars, un engagement définitif était livré à la Mangiligili, affluent de gauche de la Gurba. Bili fuit, erre dans les forêts de la Bimbi et va chercher un refuge chez Ndoruma, que Chaltin attaquera avec un plein succès le 5 avril suivant.

Au cours de sa campagne en chefferie Bili, Chaltin s'enquit de la véracité des bruits répétés depuis deux ans sur les circonstances horribles qui avaient entouré la mort de Devos. Les résultats d'une enquête particulièrement malaisée lui permettaient de conclure, fin mars 1896, qu'il fallait tenir pour légendaires l'enlèvement de Devos et la furie des femmes de Bili assommant leur victime à coups de pilon. Comme Bonvalet, Devos avait été tué à coups de lance, à l'endroit même de l'embuscade. Laquelle des deux versions, celle de Hutereau ou celle de Chaltin, est exacte? Nul témoin oculaire digne de foi ne viendra nous dire aujourd'hui ce qui s'est passé le 2 mars 1894, vers 10 heures du matin, dans les villages azande dissimulés au bout des « huma », près des sombres rives boisées de la Nawako et de la Zambakwe, dès que Bonvalet fut tué, Devos enlevé, pendant que Desès et l'arrière-garde battaient en retraite vers l'Uele et rentraient à Surongo.

17 avril 1945.

M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *La colonne Bonvalet-Devos*, Bull. de l'Ass. des Vétérans colon., septembre 1932. — Id., *Grande Chronique du Bomu, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1940. — Id., *Grande Chronique de l'Uele*, Ibid. — Hutereau, *Histoire des peuplades de l'Ubangi et de l'Uele*, p. 186. — *Belgique coloniale*, 1896, p. 263. — *Mouvement antiesclavagiste*, 1893-1894, p. 353. — *A nos Héros colon.*, pp. 191, 206, 208. — Lejeune, *Vieux Congo*, 1930, n. 194. — *Mouvement géographique*, 1894, t. II, p. 68.